
Judith
Gautier



LUCIENNE



Préface de Marie-Astrid Charlier

Éditions des Véliplanchistes

Les Érotismes

Judith Gautier

Lucienne

Préface de Marie-Astrid Charlier

1877

NOTES DES ÉDITIONS

Judith Gautier (1845-1917)

Sinologue, traductrice, poétesse, romancière, dramaturge, chanteuse, sculptrice... Et pourtant l'on ne présente Judith Gautier que comme « la fille de » ou « la femme de ». Femme de lettres accomplie, Judith Gautier est l'autrice d'une cinquantaine d'œuvres, et première femme à devenir membre de l'Académie Goncourt, nommée en 1910 par sept voix contre deux données à Paul Claudel.

Plusieurs hypothèses quant à sa méconnaissance : son refus de toute gloire, ou plutôt son manque de goût à rendre ses œuvres célèbres ? Faut-il chercher du côté de sa relation avec son père ? Et n'oublions pas les propos soulevés dans l'introduction de *Les femmes dans la critique et l'histoire littéraire* :

Que les femmes auteurs aient été maltraitées par la critique et l'histoire littéraire, que leur présence ait été assez généralement condamnée sous des prétextes divers et leur travail contesté, minoré puis souvent oublié, n'est désormais plus ignoré de personne. Au fil des siècles, le fossé s'est creusé entre la réalité (le nombre de femmes actives en littérature, la nature des œuvres produites) et les discours tenus sur elle, non seulement par la critique mais aussi par l'histoire littéraire telle qu'elle s'est peu à peu constituée.

Être une femme dans le monde lettré des hommes pose effectivement problème, et Remy de Gourmont, lorsqu'il fait le

portrait de Judith Gautier, l'avoue lui-même dès les premières lignes de son ouvrage biographique :

Lorsque, en 1867, par le Livre de Jade, et en 1869, par le Dragon impérial, la fille ainée de Théophile Gautier débuta dans les lettres, il y eut un mouvement de surprise et presque de révolte. On ne voulait pas croire que cette littérature, si originale et si dédaigneusement impersonnelle, fût l'œuvre exclusive d'une femme.

C'était du Gautier, mais plus pur encore, plus ironique et plus doux, et l'auteur, mariée depuis hier, n'avait pas vingt ans. Mais Judith Gautier, qui dédaignait la gloire, dédaigna bien plus encore de relever ces insinuations; elle continua d'écrire pour son plaisir et pour notre joie.

Dans ce même ouvrage, l'auteur cite Anatole France qui s'étonne de l'indifférence que porte l'autrice à ses œuvres. La théorie du dédain pour la célébrité fait jour et explique, partiellement, sa faible postérité. Il est vrai, elle le dit elle-même dans sa lettre de remerciement pour son fauteuil d'académicienne, enfermée dans sa tour (comprendre le 5^e étage d'un immeuble parisien), elle ne sort guère et se sait ignorante de tout ce qui se passe en dehors de chez elle. Or, pour perdurer, aussi faut-il se montrer et créer sa propre légende.

Peut-être aussi n'a-t-elle jamais pu sortir de l'ombre de son père, malgré son talent et sa production variée et foisonnante, c'est du moins ce que l'on peut conclure des mots de Paul Souday :

La mort de M^{me} Judith Gautier a été vivement ressentie par tous les amis des lettres. Elle avait un beau

nom, un beau talent, et elle était éminemment représentative. En la perdant, il semble que nous perdions une seconde fois son père [...].

Et les comparaisons avec le père de poursuivre.

Lucienne

Il est étonnant de constater que la part romancière de l'activité littéraire de Judith Gautier n'ait pas été la plus retenue, c'est davantage sa fascination pour l'Orient, son apport en littérature chinoise et japonaise, ainsi que son analyse de l'œuvre wagnérienne, qui lui permettent de laisser une trace dans l'histoire littéraire. La femme de lettres apparaît alors comme une médiatrice, celle des littératures étrangères, et qui va apporter un regard nouveau sur les arts (musique classique, théâtre, marionnette). Mais qu'en est-il de ses romans ?

Lucienne est un ouvrage dont on parle peu, les éloges funèbres en l'honneur de Judith Gautier retiennent principalement *Le Livre de Jade*, *Le Dragon impérial* et sa connaissance de l'Extrême-Orient. Lorsque le livre est mentionné, il est taxé de roman sentimental ou d'amour, et l'on critique la faible description des personnages et le manque de couleur des paysages, trouvant certainement le nord de la France moins exotique que la Chine ou le Japon. Anatole France s'accorde avec les propos du journaliste Montclair en affirmant que :

Lucienne et Isoline, malgré tout leur mérite, sont bien loin de valoir la Sœur du Soleil et cette jolie

Marchande de sourires, qu'on était si content d'admirer à l'Odéon.

Au temps de l'orientalisme et des voyages, la France ennuie, et Lucienne passe inaperçu.

Sans doute le propos n'intéressait-il guère, mais à l'heure des années 2010-2020, les mots de l'autrice résonnent en écho avec les questions sociales. Loin d'une simple histoire d'amour, Lucienne interroge sur la place des femmes dans la société du XIX^e siècle et sur leur indépendance. Quelles libertés ont-elles vraiment sur leurs choix de vie ? Un passage notamment du chapitre XI est à souligner :

Un jour, elle dit brusquement à Jenny :

– Que ferais-tu, toi, si tout à coup tu te trouvais sans parents, sans amis, sans argent ?

– Quelle horreur ! s'écria Jenny, où vas-tu chercher de pareilles idées ?

– Réponds-moi, je t'en prie.

– Eh bien, je travaillerais.

– À quoi ?

– À quoi ? Je ne sais pas trop. À l'aiguille ; j'irais en journée.

– Si tu n'avais pas d'ouvrage ? Si on ne te trouvait pas assez habile ?

– Je me ferais bonne d'enfants, femme de chambre.

– Si les femmes ne voulaient pas de toi, te trouvant trop jolie ?

– Ah ! tu m'ennuies ! s'écria Jenny. S'il m'était impos-

sible de gagner ma vie, j'irais me jeter à l'eau.

– Mais si, là, continua Lucienne, tu trouvais un homme t'offrant la fortune et le bien-être, à la condition que tu feindras de l'aimer, que ferais-tu ?

– Je sauterais encore plus vite dans la rivière, dit Jenny gravement. On m'a enseigné qu'il vaut mieux mourir que de commettre certaines actions. Et elle ajouta en riant : – Ah çà ! pourquoi me fais-tu toutes ces questions saugrenues ?

– Pour savoir, dit Lucienne ; je songeais à ce que j'aurais fait sans mon oncle, quand je suis devenue orpheline.

– C'est vrai que ta position eût été affreuse, pauvre mignonne, dit Jenny ; mais puisque ton oncle est là et qu'il te gâte et t'aime comme si tu étais sa fille, il est bien inutile de te fourrer toutes ces vilaines idées dans la tête.¹

On peut lire dans cet extrait un décalage de classe, la réponse d'une jeune fille qui n'a jamais manqué de rien à une autre qui, devenant orpheline, a dû s'en sortir seule, sans moyens ni aide. Les solutions sont guères nombreuses pour des êtres à qui l'on apprendait principalement à tenir une maison, un foyer. Les occupations citées (« à l'aiguille », « bonne d'enfants », « femme de chambre ») sont quasi exhaustives. La mention de l'aiguille rappelle les romans de Marguerite Audoux (*Marie-Claire*) qui évoque avec une objectivité presque journalistique la condition des femmes dans les plus

1. *Infra*, p. 133-134.

basses catégories sociales rurales ou urbaines, qui restaient au couvent, se trouvaient une situation en tant qu'ouvrière dans des ateliers de couture ou en tant que servantes, ou se mariaient.

Réédition

Hors œuvres complètes, il s'agit – d'après la Bibliothèque nationale de France et Electre – de la première réédition de *Lucienne*. Dans une démarche qui vise à rendre à Judith Gautier la visibilité qui lui est due, et notamment à ce roman passé inaperçu, dont la valeur documentaire est indéniable quant à la condition de femmes de toutes catégories sociales au XIX^e siècle, nous proposons une édition critique, préfacée par M^{me} Marie-Astrid Charlier, maîtresse de conférences en littérature française du XIX^e siècle, et annotée par nos soins.

La qualité de l'écriture et de la manière dont est menée l'histoire sont remarquables. Loin d'une simple histoire sentimentale, il s'agit d'un véritable roman romantique, social et d'une quête identitaire qui mérite sa place parmi les grandes œuvres du XIX^e siècle.

Les éditions des Véloplanchistes

Sources

Anatole France. « Judith Gautier », *La Vie littéraire : quatrième série*. Calmann-Lévy éditeurs, 27^e édition, 1892.

Marguerite Audoux. *Marie-Claire*, suivi de *L'Atelier de Marie-Claire*. Grasset, 2008 [1910].

Marie-Astrid Charlier. « Judith Gautier, un “Ouragan” en mode mineur (*Le Collier des Jours, Le Second rang du collier, Le Troisième rang du collier*) ». *Judith Gautier*. Presses universitaires de Rennes, p. 39-52, 2020.

Martine Reid (dir.). *Les femmes dans la critique et l'histoire littéraire*. Honoré Champion, 2011.

Montclair. « Silhouettes féminines – Mme Judith Gautier », *Le Figaro Supplément littéraire*. février 1890.

Judith Gautier. « Remerciement d'une solitaire », 27 août 1910.

Paul Souday. « Les livres », *Feuilleton du temps*. 19 janvier 1913.

Remy de Gourmont. *Judith Gautier*. Sansot, 1904

Yvan Daniel, Martine Lavaud (dir.). *Judith Gautier*. Presses universitaires de Rennes, 2020.

LUCIENNE

PREMIÈRE
PARTIE

Chapitre I

C'était dans un salon, à l'entresol, rue de Chateaudun, le soir, vers la fin de juillet.

La lueur, adoucie par un globe recouvert d'une dentelle en papier bleu, d'une lampe en porcelaine chinoise, éclairait les cheveux et le front d'une jeune femme qui lisait. Agenouillée sur un pouf de soie, elle s'appuyait des deux coudes à la table, plongeant une main dans ses cheveux, et de l'autre main feuilletant un livre ouvert devant elle.

Elle était vêtue d'un long peignoir blanc négligemment agrafé; un peigne garni de turquoises relevait à demi ses cheveux d'un blond ardent, très en désordre; une de ses mules, tombée de son pied, gisait sur le tapis. Il était visible que, rendue paresseuse par la chaleur, elle ne s'était pas habillée de la journée.

Partout dans le salon coquet et futile, des cartons étaient posés sur les meubles. Le canapé disparaissait sous des robes étendues. Aux torchères¹, de chaque côté de la glace, on avait accroché par l'élastique deux ravissants chapeaux d'été que la modiste² venait d'envoyer.

Quelques voitures roulant dans la rue empêchèrent la jeune femme d'entendre la porte du salon s'ouvrir derrière elle; et elle poussa un léger cri en voyant un homme se laisser tomber dans un fauteuil, après avoir déplacé une boîte à gants.

1. Candélabre, applique qui porte plusieurs sources lumineuses.

2. Fabriquante ou marchante de chapeaux pour femmes.

Cet homme paraissait soixante ans environ. Il était un peu chauve, et ses favoris grisonnaient.

– Eh bien, as-tu trouvé, ma chère Lucienne? dit-il, tout essoufflé par la montée de l’escalier, et en s’essuyant le front.

– Oui, dit-elle; « plage magnifique, hôtel très-confortable³, joli casino... »

– Tu appelles cela un endroit tranquille! dit le nouveau venu en tendant la main.

– Soyez sûr que c’est un trou, dit-elle, en lui passant le *Guide en Normandie*. D’ailleurs je consens à me reposer quinze jours dans ce désert pour obéir à mon docteur, ensuite nous irons à Trouville. Vous entendez, monsieur Provot.

– Hélas! oui, soupira-t-il. Puis, fermant un œil, soulevant la lèvre il approcha le livre de son visage, et lut entre ses dents : « F..., chef-lieu de canton, douze mille habitants, climat sain! »

– Eh bien! quand veux-tu partir?

– Demain; il n’y a plus un chat à Paris, et on y étouffe.

– Tu seras prête?

– Oui, Jeanne va finir mes malles ce soir. Nous partirons demain à deux heures.

– C’est bien décidé, nous allons à F...

3. Nous avons choisi de laisser cette typographie courante dans les ouvrages imprimés au XVIII^e jusque début du XX^e siècle qui relit d’un trait d’union l’adverbe « très » avec son adjectif. Il s’agit d’une mode suivie par quelques imprimeurs.

– À F... d’abord ; à Trouville ensuite.

– C’est bon, c’est bon, dit M. Provot, en prenant son chapeau ; je te laisse, ma petite Lucienne. Je vais faire mes paquets, moi aussi.

Et, après l’avoir embrassée, il s’en alla.

Une fois seule, Lucienne s’étira les bras, bâilla longuement, puis chercha sa pantoufle perdue dans les plis de son peignoir. Quand elle l’eut trouvée, elle se leva, souleva la lampe avec effort, et entra dans sa chambre à coucher.

Là elle se laissa tomber dans un fauteuil, devant un secrétaire Louis XV dont la planchette était abaissée, avec la vague intention de mettre ses papiers en ordre.

Elle tira à elle un tiroir et regarda d’un œil distrait les paperasses qui s’en échappaient ; c’était un mélange de factures acquittées, de prospectus, de lettres, de billets de théâtre non utilisés.

Lucienne remua tout cela à poignées, avec un certain effroi du travail qu’elle allait entreprendre. Un petit paquet noué d’un ruban rouge tomba sur ses genoux.

– Ah ! s’écria-t-elle, en le saisissant vivement, je l’ai tant cherché !

Et elle dénoua le ruban.

C’étaient quelques lettres un peu jaunies et usées aux plis, écrites sur des papiers des nuances les plus tendres, d’une écriture presque enfantine. Lucienne en déploya quelques-unes ; elles étaient signées Jenny.

Jenny était une des amies de pension de Lucienne ; la plus chère, la plus regrettée. La jeune femme souriait tout en relisant ces lettres naïves. Elle les relut toutes ; puis elle soupira et tomba dans une profonde rêverie.

Elle revoyait nettement cette époque de sa vie, qui s'était écoulée au milieu d'un essaim de jeunes filles. Elle se souvenait du jour où sa mère, trouvant qu'elle grandissait beaucoup, l'avait conduite dans un pensionnat des environs de Paris, après avoir congédié la gouvernante qui jusqu'alors s'était occupée de son éducation. Elle avait quatorze ans lorsqu'elle entra à la pension. Grande, jolie déjà, plus élégante dans sa mise que les autres pensionnaires, elle les avait charmées par ce qui plus tard les aurait rendues jalouses et envieuses. On l'avait entourée, pressée de questions :

– Où étiez-vous avant de venir ici ? Comment nomme-t-on votre mère ? Que fait votre père ?

Son père ! c'était la première fois qu'elle y pensait, on ne lui en avait jamais parlé.

Puis on l'avait aidée à mettre en ordre ses petites affaires de jeune fille, et parmi elles on avait trouvé toutes sortes de choses mondaines, entre autres un coupe-papier surmonté d'une figurine d'argent, et des jumelles ! Elle lisait donc des romans ? Elle allait donc au théâtre ? Mieux que cela, elle connaissait des acteurs, et il y avait un ténor du Théâtre-Italien qu'elle tutoyait ! Aux yeux de ces adolescentes pleines de candeur, mais dévorées de curiosité, elle avait pris aussitôt une importance extraordinaire.

Pendant les classes, au lieu d'étudier, elle faisait jaillir au nez de ses bonnes amies un mince fil d'eau parfumée contenue dans un tube de plomb, et désarmait la sous-maîtresse en lui offrant le corps du délit; ou bien elle faisait jouer une tabatière à musique, dont les sons discrets n'étaient entendus que de ses compagnes les plus voisines.

Les jours de sortie, sa mère venait la chercher, en revenant du Bois, dans une voiture qu'elle conduisait elle-même. Lorsqu'elle rentrait à la pension, c'étaient des récits à n'en plus finir : elle avait été aux courses, au spectacle, et avait soupé à la Maison-d'Or.

– Ah! disaient avec admiration ses amies, en la flairant de toutes leurs narines, tu sens le cigare !

Elle rapportait des romans-feuilletons roulés et travestis en bâtons de sucre de pomme. Sa mère l'avait aidée à les envelopper. On les lisait pendant l'étude, en cachette. Elle apporta aussi des cigarettes que l'on fumait sous le pupitre à demi ouvert. Un jour de carnaval, elle donna à Jenny un masque de velours noir qui sentait le musc.

Brusquement, on vint la chercher. Sa mère était mourante. Une fluxion de poitrine⁴ l'enleva en quelques jours.

On l'enterra sans pompe aucune, et aussitôt ses meubles furent vendus, ses dettes payées; et il resta à Lucienne mille francs pour toute fortune.

Elle ne pouvait plus rentrer à la pension; elle alla d'abord en apprentissage chez une modiste; mais une des amies de sa

4. Pneumonie.

mère lui dit : « Tu es jolie, mets-toi au théâtre. » Elle prit donc quelques leçons de déclamation, de chant et de danse, et débuta après trois mois d'étude. Comme actrice, elle eut peu de succès ; comme femme, elle en eut beaucoup ; et elle entra de plain-pied dans la vie facile et déshonorante, sans avoir, depuis qu'elle était douée de raison, réfléchi une seule minute.

Un jour elle s'était croisée sur le boulevard avec une gracieuse jeune fille au bras de son père. C'était Jenny. Les deux amies avaient fait un même mouvement l'une vers l'autre. Mais le père, fronçant le sourcil, avait retenu sa fille avec une phrase brusque et cruelle. Lucienne avait compris alors qu'elle était déchue, et le soir, dans son lit, elle pleura avant de s'endormir ; mais le lendemain elle n'y pensait plus.

Tous ces souvenirs se déroulaient dans la mémoire de la jeune femme pendant qu'elle tenait entre ses mains les lettres de son ancienne amie. Elle était surprise de regretter aussi vivement la première période de sa vie.

Tandis que sa maîtresse rêvait ainsi, Jeanne allait et venait du salon à la chambre, terminant les préparatifs de départ, demandant de temps à autre quelques instructions à Lucienne qui lui répondait distraitement.

Enfin la jeune femme, renonçant à ranger ses papiers, se mit au lit, et, après avoir lu quelques pages d'un roman nouveau, elle s'endormit, impatiente d'être au lendemain.

Collection Les Érotismes

Parus dans la même collection :

1. *La Culotte en jersey de soie* (1923), Renée Dunan, 2020.
2. *Lucienne* (1877), Judith Gautier, 2022.

Dans la sélection « Matrimoine littéraire », retrouvez aussi :

L'Herbier de Sabine Sicaud (1928), Sabine Sicaud, 2021.

Les éditions des Véliplanchistes

*Micro maison d'édition indépendante, éco-responsable
et engagée de littérature, arts, poésie, essai*

editionsveliplanchistes.fr

Source lexicque et référence : *CNRTL* ; cnrtl.fr/definition/

Source lexicque argot : *Bob* ; languefrancaise.net/Bob

Texte original : © Judith Gautier

Publié pour la première fois en France en 1877

aux éditions Calmann-Lévy.

Préface : *Marie-Astrid Charlier*

Directrice de publication : *Laura Boisset*

Responsable libraires et diffusion : *Corentin Breton*

Collection **Les Érotismes**, n° 2

ISBN : 978-2-492550-02-7

Dépôt légal : mars 2022

ÉDITION LIMITÉE

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
à 100 exemplaires

Imprimé en France
par ICN
Zone industrielle des Saligues
98 rue Louis Rabier
64300 Orthez
0559697780
icn@imprimerie-icn.fr

Sur papier bouffant 80 gr
Typographie : Louis George Café © Chen Yining ;
Karrik © Jean-Baptiste Morizot
et Lucas Le Bihan de velvetyne.fr

Illustrations de la couverture :
Mollusques provenant des campagnes de l'Hirondelle
et de la Princesse-Alice dans les mers du Nord,
dans *Résultats des campagnes scientifiques accomplies
sur son yacht* ; de Philippe Dautzenberg, Impr. de Monaco, 1912.

Seule à seize ans, sans ressources,
habituée au luxe, incapable de gagner sa vie,
qu'aurait-elle pu faire, en effet ?
Elle regardait Jenny et l'enviait :
« Comme c'est facile d'être honnête
lorsqu'on ne manque de rien, se disait-elle ;
lorsqu'on peut passer des bras de sa mère
dans ceux d'un mari, qui continuera à veiller
sur vous et à vous protéger ; lorsque la vie
s'écoule tout naturellement dans ce chemin
tracé et bordé de fleurs. Mais quand, née du
hasard, comme moi, élevée tout de travers,
gâtée par insouciance plutôt que par
tendresse, discernant imparfaitement le bien
du mal, on est tout à coup privée du soutien,
que devenir ? De tous côtés on vous tend
la main, pour vous aider à tomber.
Comment penser même à lutter ? [...] »



9 782492 550027

Roman

ISBN : 978-2-492550-02-7

22 €